

Influencer la trajectoire

Rencontres internationales de photographie en Gaspésie, 18 au 27 août 2012

Alain-Martin Richard

Number 113, Winter 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68330ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Richard, A.-M. (2013). Review of [Influencer la trajectoire / *Rencontres internationales de photographie en Gaspésie, 18 au 27 août 2012*]. *Inter*, (113), 66–69.



> Anja Niedringhaus

INFLUENCER LA TRAJECTOIRE

► ALAIN-MARTIN RICHARD

Prononcer à voix haute : Cap-Chat, Marsoui, Rivière-à-Claude, Grande-Vallée, Gaspé, Percé, Chandler, Paspébiac, Bonaventure, New Richmond, Maria, Carleton-sur-Mer, Nouvelle, Matapédia.

Du 18 au 27 août, nous suivons la caravane des amateurs de la photographie qui va de Cap-Chat à Matapédia en faisant le grand tour par Gaspé et Percé, en tout 14 municipalités complices de cette belle idée. La semaine professionnelle des *Rencontres internationales de photographie en Gaspésie* invite artistes et amateurs de la photo à cet événement d'art contemporain greffé à un circuit touristique pas banal. Installées sur des panneaux noirs à l'extérieur, les propositions photographiques s'incrusteront dans le paysage immédiat comme autant de distorsions et de ruptures du regard. Des projets des 30 artistes et photographes de presse invités cette année, seulement trois expositions sont à l'intérieur. Parcours photographique, donc, sur fond panoramique. Bienvenue en Gaspésie. Voyons voir de quelle manière ils ont « influencé la trajectoire », en résonance au thème de cette année.

À propos du réel intouchable

Dans sa volonté de rejoindre un vaste public, le directeur Claude Goulet et son équipe font flèche de tout bois et accueillent cette année des propositions qui relèvent du documentaire et du photo-reportage, incluant une photographie de guerre, de la photo sociale, de la photo d'art aux images numériques où il n'y a plus d'appareil photo, mais seulement un capteur de lumière en forme de *scanner* ou un trafiqueur d'images numériques. Et l'on peut dire que ce choix fonctionne parce que, apparemment, on ne peut en une fraction de seconde, ni même dans les 15 secondes que demande le collodion humide de Goudreau, rendre compte adéquatement de l'univers tangible. Alors les points de vue se diversifient, les approches s'entrechoquent et les propositions diamétralement opposées alimentent le débat sur l'impuissance ou l'ébahissement des citoyens devant tant d'horreur, devant tant d'injustice, devant tant de beauté, devant tant de matière mnémonique.

Le quotidien spectaculaire

Les photographes de presse courent le terrain et les plus audacieux, les plus obsédés, cherchent à se fondre dans leurs sujets, à les capter dans leur intimité la plus immédiate, soit-elle indécence, soit-elle insupportable... *surtout* si elle est insupportable, pense-t-on parfois. Ils harcèlent le quotidien exemplaire de ceux qui vivent dans la tourmente : guerres, camps de réfugiés, zones frontalières, villes-détritus, massacres, catastrophes naturelles ou causées par l'incompétence humaine...

Ainsi, les photos d'Anja Niedringhaus, photographe de guerre pour Associated Press et Prix Pulitzer en 2005, nous amènent au plus près de la souffrance, de l'horreur, de la rage des blessés de guerre, de l'orgueil meurtri, de la douleur atroce. Mais aussi, elles montrent des scènes d'une absurdité inouïe tel ce père Noël, lumineux dans ses couleurs voyantes haranguant un régiment de GI en kaki, tous très attentifs, comme s'ils recevaient la parole de Dieu en direct. Encore plus choc que les clichés des traumatisés, justement par sa mise en scène spontanée, cette image

irréelle contient tout l'absurde d'une situation pour le moins paradoxale, sinon complètement délirante. Au nom d'une justice (ou serait-ce la vengeance ?) et d'une démocratie douteuses, des États envahissent un pays en émergence et tuent d'une main tout en construisant des écoles, des routes et des maisons de l'autre. Civils et soldats cohabitent apparemment dans une confusion totale qui estompe les identités. Et cette image, puissante, montre en un instant les contradictions d'une propagande où se mêlent contes de fées et testostérone.

Des milliers de photos sur l'état actuel du monde, quelques-unes seulement parviennent à secouer une léthargie profonde qui exsude de la surabondance. Cette image d'un Santa Claus 100 % pur états-unien en fait partie. Le projet sur le mur entre le Mexique et les États-Unis de Martin Beaulieu joue dans un registre plus familier, mais il souligne encore une fois les contradictions à même la démesure d'un tel mur. Sur une des photos de Beaulieu, on voit de loin un homme qui se démarque des nombreux badauds sur la plage : debout au Mexique, il pisse à travers la clôture sur le sable états-unien en pointant le pelvis vers les gardes américains qui l'observent de loin. Risible provocation face à une situation intenable.

À Gaspé, Edward Burtynsky occupe une place de choix tout juste à l'extérieur du Musée de la

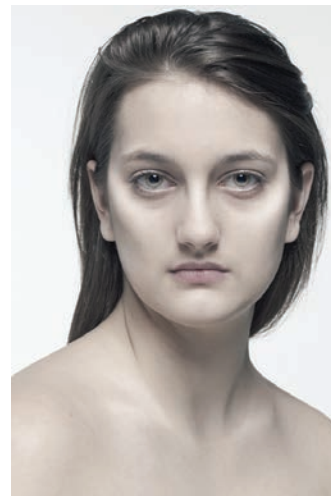
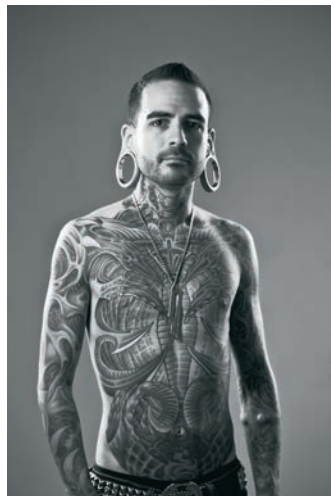
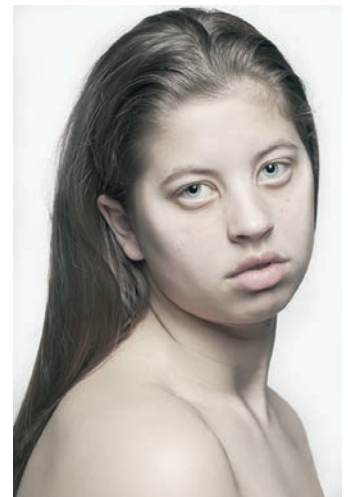
Gaspésie et au centre-ville. Par sa documentation factuelle des sites modifiés par l'activité humaine, il se situe d'emblée dans la guilde des reporters et photographes de presse. Il photographie ses sujets en direct, sans mise en scène : chantiers de démontage de navires ; sites de résidus miniers ; série sur le cycle du pétrole, de l'exploitation jusqu'aux véhicules moteurs, en passant par le transport et les déversements accidentels. Images multicolores spectaculaires, images d'une beauté saisissante qui jouent un double jeu : la séduction esthétique accroche d'abord le spectateur, puis l'éjecte de son confort lorsque le contenu suinte, à travers l'image léchée, la pollution, la contamination, la désolation environnementale et les conditions de travail insupportables des ouvriers presque nus et sans protection qui s'activent dans les acides, les métaux déchirés, les coulées de métal liquide.

En ce sens, le corpus sélectionné chez les photographes de presse s'inscrit dans ce que j'appelle le *quotidien spectaculaire*. Ces photographes, parfois à la limite du pornographique guerrier, donnent à voir le cru et s'installent dans une zone mentale sans nuance, demandant adhésion ou rejet immédiat, posant des questions qui s'adressent à la sensibilité civile et remettant sans cesse en cause notre sens du politique.

Le quotidien domestiqué

La seconde grande catégorie des photographes présentés se situe du côté de la photographie sociale, de la microhistoire, de cet espace souvent intime où le rapport entre les sujets et les artistes repose sur la complicité. Il n'y a plus ici de rapt de l'instant, mais plutôt l'emprise du présent dans un espace circonscrit : le paysage usuel du sujet, son environnement familial, les lieux qu'il fréquente, sa maison, son jardin. Le sujet devient la matière spectaculaire même. Ce ne sont pas les conditions objectives de son histoire qui importent, mais bien le rapport qu'il entretient avec ces conditions.

Dans certains cas, le sujet n'a plus d'environnement, il est la seule matière existentielle, abstraite, flottant sur son aura. Il faut placer dans cette catégorie les photos de Kéven Poisson et de Michelle Durette. Le premier nous présente de grands tatoués : corps recouverts de lignes, de couleurs ; corps transformés par des perçages corporels et des implants sous-cutanés. Ces tatoués n'ont pas d'environnement, leur récit est entièrement inscrit sur leur corps, à décrypter tel un parchemin dont les codes nous échappent parfois. Aucun autre signe n'est donné, aucune information supplémentaire. On ne peut que supputer l'histoire de leur vie. Seule leur présence garantit leur matérialité. Aucun autre repère ne permet de les situer dans la société.



> Kéven Poisson

> Michelle Durette

De même, les jeunes femmes de Durette flottent littéralement dans la lumière. Elles ont toutes une attitude semblable, elles pourraient être sœurs jumelles : même posture, même regard étrange et brillant, même cheveu mouillés retenus derrière les oreilles, même teint blafard et mêmes prunelles. Elles se présentent comme des elfes, des êtres phénoménaux dans leur hermétisme. On hésite sur le trouble que l'on ressent : s'agit-il d'une défaillance de l'esprit, d'un regard construit, d'un trouble de perception du monde ? Ici pointe une jeune photographe fort prometteuse.

Les *Rencontres* donnent une grande place à la photographie sociale, à cette microhistoire évoquée plus haut. Les sujets de Gabor Szilasi, de Serge Clément, d'Éli Laliberté, de Jean-François Bérubé, de Sophie Jean, surgissent du corpus social comme il se présente. Le degré d'intervention, d'organisation des sujets dans leur environnement, peut varier d'un photographe à l'autre, mais leurs photos révèlent pour la plupart une tension entre théâtre et spontanéité. Ainsi, les sujets regardent l'appareil photo, ils sont conscients d'être au centre de l'image. Ces images explorent toujours les humains dans leur environnement, même s'il est un peu construit. On reconnaît leur filiation à ce lieu, la résidence, le salon, l'environnement immédiat fortement connoté quant à leur occupation, à leur mode de vie.

Dans cette même approche de travail, les photos de Vanessa Winship et de Dave Anderson frappent particulièrement par la présence des sujets dans un environnement surinformé. Dans le cas d'Anderson, on est dans une ville délétère qui suinte une Amérique profonde comme dans les romans sombres de Cormac McCarthy. Vidor, « village stigmatisé par son histoire avec le Ku Klux Klan »², semble être demeuré immobile dans le blanc et noir de cette sombre période, comme prêt à s'éveiller au moindre appel des vieux fantômes du KKK. L'image la plus volatile présente une bouche de tuyau d'égout à

ciel ouvert dont les eaux usées s'écoulent dans un ruisseau à travers la lande. Sur le tuyau, invisible à première vue, une patte de chevreuil, trace éloquente d'un hallali morbide hurlé alors contre les Noirs du Sud.

Même douleur étrange chez Winship qui présente la jeunesse de la Géorgie, petit pays au cœur du Caucase éternellement querelleur, quatre ans après les guerres d'indépendance de l'Abkhazie et de l'Ossétie soutenues par la Russie. Tous les sujets posent, dans leur plus beau costume, sur fond de décor et de nature inassouvis : lambeaux de plâtre, abricotiers abandonnés, gymnase sans équipement, et pourtant, dans le regard, tout l'avenir à reconstruire.

Je placerais aussi le travail de Christian Lamontagne, par ses documentaires fictifs, dans le quotidien domestiqué. Personnages stéréotypés comme on peut les imaginer dans les films hollywoodiens issus de cette Imperial Valley où se tournent les westerns. Sur fond de désert, des volutes de puits de pétrole qui brûlent attaquent le ciel infini, ou serait-ce des tornades naissantes ? Des poteaux de téléphone, des carcasses de voitures abandonnées et des tanks décorent le désert tels des bosquets incongrus.

Les fictions

D'autres photographes s'acharnent à décrypter la nature pour en extraire une matière picturale qui est une fiction du monde naturel. Monde à la fois familier et inconnu. C'est que le regard consensuel sur la nature est ici dénaturé : il est embrouillé, recadré, illuminé, reformaté selon des angles de vue différents, contenant des coloris inattendus.

Les *Sirènes* de Jocelyne Allouche sont des détails d'icebergs et, si le titre évoque à la fois leur beauté et leur ensorcellement sonore, elles ont bien des textures de glace, de neige, de congère durcie. Ces murs en camaïeu de gris ressemblent à des os, des crêtes de squelettes préhistoriques, des formes polymorphes et polyphoniques dérivant sur les mers.

Quai se passe-t-il ? de René Faulkner est une proposition photographique doublée d'une installation sur le thème des quais. Le quai défait, avec son bois récupéré, devient une sorte d'abstraction, à tout le moins la trace d'un vide, de pertes économique et sociale. Il propose une arche faite de vieux bois et de bois neuf, entre la grève et la mer, comme un passage dans le temps. De l'autre côté de cette porte monumentale, ses photos installées sur la promenade racontent aussi une fiction dont le travail numérique vient souligner par des teintes subtiles de couleur les atmosphères possibles d'un paysage inexistant.

Sur ce même constat du passage du temps qui engouffre les vies et les structures humaines, *Gaspésie Human Less* de Guillaume D. Cyr et Yana Ouellet devient un parcours de cette Gaspésie délétère qui se vide de ses habitants. Les maisons abandonnées, vues du dehors et du dedans, font irruption dans le paysage comme des corps étrangers. La végétation les engloutit lentement. Il s'en dégage une mélancolie douloureuse, leur souffle exhalant des fenêtres cassées, des rideaux en lambeaux, des vêtements recouverts de poussière. Étrange beauté de la disparition, la matière se métamorphose par les effets combinés du vieillissement et de la force irrésistible de la nature qui envahit tout.

Unraveling : The Dress of Jadwiga d'Ewa Monika Zebrowski, fidèle à son style, porte sur la mémoire, non pas comme une trace précise mais plutôt une estompe. La robe de Jadwina, la grand-mère de Zebrowski, contient assurément une histoire de survie, mais rien ne la laisse supposer. Elle change de forme, elle passe d'un corps à l'autre. Cette robe de soie verte s'expose désormais en une version noire, puis blanche, la jeune fille qui s'y glisse en devenir ou en simple apparition du passé, tel un être potentiel.

Enfin, comme dernière fiction, mentionnons l'excellent travail d'Aislinn Leggett avec *Enter the Great Wide Open*. Il s'agit d'un travail sur la photographie et non pas de photographies. De fait, à partir de photos d'archive, elle dépose des personnages qui pratiquent des activités de plein air dans un paysage canadien typique. L'incrustation de personnes pratiquant la pêche ou piqueniquant au bord d'un lac dans un panorama construit à partir d'autres photos propose une nouvelle réalité, fictive bien sûr, mais pourtant vraisemblable. Ainsi, le spectateur se retrouve devant une œuvre qui chevauche la peinture. Inspirée par les paysages stéréotypés du Groupe des Sept, Leggett trafique des clichés anciens dans une esthétique troublante, où l'adhésion émotive est à la fois souhaitée et impossible. De ce trouble naît justement une nouvelle expérience esthétique, magique.

Le prétexte photographique

Dans plusieurs pratiques artistiques, la photographie n'est qu'un des éléments d'une proposition globale. Elle constitue une trace de l'œuvre. Elle n'en est pas la finalité. On retrouve cet usage particulier de la photographie dans les performances photographiques et les manœuvres.



> Dave Anderson

Dans la *Manifestation pour la mémoire des quais*, Maryse Goudreau ne présente pas de photos, mais invite la population sur le quai de Chandler pour une prise de vue. On est ici dans le processus même, dans une manœuvre par meute qui consiste à se réapproprier collectivement une infrastructure majeure de cohésion sociale. Goudreau poursuit ce projet depuis quelques années déjà et devrait conclure ce cycle cette année. Il s'agit d'un projet puissant où la photographie, n'est qu'un aspect de l'œuvre, un prétexte de rassemblement. Cela s'inscrit dans la tradition des photographies de foules où l'on voit sur un seul cliché tout le village réuni sur le perron de l'église³. Après la dislocation et la disparition lente des églises, la disparition des quais, ou encore celle des phares, marque une métamorphose que l'on perçoit présentement comme un délitement plutôt qu'une évolution vers quelque chose de mieux. Au-delà de la dégradation physique de la structure, les rassemblements de Goudreau sur les quais parlent de la nécessité du vivre-ensemble.

Avec *Stripes*, Nick Kline, du côté de l'art numérique, inscrit dans le portrait général une espèce de distorsion sur tous les plans. Il a récupéré des gilets et t-shirts de manifestants lors de manifestations qui ont tourné à la confrontation. Il scanne ensuite les vêtements qui portent des rayures. Ce travail numérique est alors tiré en grand format. L'effet est saisissant ! On dirait d'abord que ce sont les vêtements eux-mêmes qui sont exposés, tellement la fibre est présente, tellement la texture sort du cadre. Les rayures renvoient ensuite au drapeau américain, bien sûr, mais plus encore à tous les drapeaux organisés en bandes et rayures, et partant au pouvoir étatique, voire aux suprématies mêmes. Par son approche résolument conceptuelle et sa puissance formelle évocatrice, ce projet se démarque de l'ensemble du corpus présenté dans cette édition. Le sujet est ici totalement absorbé par son vêtement qui ne

laisse paraître aucune trace, et lui-même en tant qu'activiste n'est plus visible, seulement signifié. Il y a donc une abstraction du réel à même sa propre amplification. Ainsi, les tableaux numériques de *Stripes* ne portent pas les signes apparents de la lutte, mais ils en illustrent la violence et, surtout, la puissance. Les rayures sont suffisamment brisées pour y transférer la dynamique des foules hurlantes.

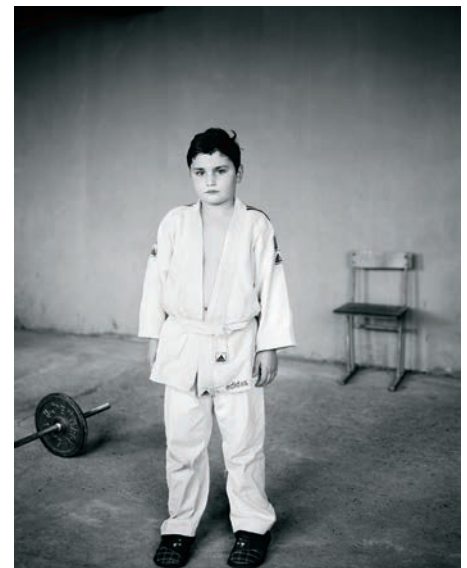
Interrompre le paysage

Les RIPG ont choisi de célébrer le paysage puissant de la Gaspésie en y pratiquant des interruptions. Sur le quai, sur les promenades, des cadres s'en prennent manifestement à la fluidité du regard que les habitués laissent normalement dériver sur la mer, comme des pixels incongrus qui viendraient s'interposer dans la rondeur du monde. Toutes les photos, montées pareillement dans un format identique, s'interposent entre l'œil de l'aigle et l'œil du cheval. Il est parfois étonnant de regarder de près une photo en format réduit qui montre le paysage en dimension réelle situé tout juste derrière. Ce va-et-vient entre le près et le loin, entre le global et le détail, nous propose toutefois un heureux problème. Et même si certains clichés auraient mérité un autre traitement, on peut comprendre le choix des concepteurs de favoriser d'abord la fréquentation de la photo par le plus grand nombre. Avec les activités périphériques auprès de écoles primaires, le cégep de Matane, les résidences, les conférences, les rencontres avec les photographes, les RIPG ratissent large et parviennent à placer l'art dans le décor.

Dans cette optique, les projets manœuvriers comme celui de Goudreau, les *Stripes* de Kline ou les illusions multiples qui se confrontent au réel, que ce soit sur les promenades ou lors d'une projection sur une voile de bateau, parviennent à insérer l'art dans le continuum du quotidien en y greffant d'heureuses ruptures de paysages. ◀



> Jocelyne Alloucherie



> Vanessa Winship

NOTES

- 1 Troisième édition présentée dans 14 municipalités de la Gaspésie. Directeur général et artistique : Claude Goulet, avec la complicité de Jean-François Bérubé [www.photogaspesie.ca/].
- 2 Programme de l'exposition.
- 3 *Quai Blues*, le dernier documentaire de Richard Lavoie, porte justement sur les quais du Saint-Laurent. Au journaliste André Duchesne de *La Presse*, il dit : « La dégradation des quais est une métaphore du Québec régional. Un quai qui disparaît, c'est une région qui s'affaiblit. »